

Salah JABRI

par Jean FONTAINE

Né à Tozeur en 1940, l'Auteur, après avoir passé dix ans avec sa famille à la mine de Redeyef, revient dans sa ville natale en 1956 pour y commencer l'enseignement secondaire. Il travaille ensuite quelques années comme instituteur. Il poursuit actuellement ses études supérieures d'arabe à l'Université de Bagdad.

Depuis longtemps, Salah Jabri publie des nouvelles et des poésies. On mentionnera, en particulier, sa nouvelle *Sâlim al-^uwayb* parue dans la revue de la Radio en 1963. Il a composé également deux pièces de théâtre et un roman encore inédit. Si ses études critiques sur l'histoire du roman et de la nouvelle en Tunisie n'ont pas encore la profondeur d'un talent éprouvé, elles ont eu au moins le mérite d'attirer l'attention du public sur des textes ignorés de lui. (1)

Son roman « Un jour du côté de Zamra » a obtenu le Prix de la Municipalité de Tunis en 1966 (2). L'histoire se passe à Redeyef avant l'indépendance. Brahim abandonne le Djérid où il travaillait comme commerçant ambulancier et se rend à la mine où il veut se cacher près de son oncle Ahmed Hnaiech. Avec lui, il découvre une vie de bohème, entre la soif et l'alcool. Il trouve également un autre oncle Ayachi qui lui raconte des tas d'histoires sur le compte de son père. Brahim commence à éprouver une sensation d'injustice. Il rencontre Ali Guer-mache, leader syndicaliste, qui cherche à redonner un idéal aux travailleurs. L'arrestation de ce dernier déclenche une grève

(1) *Awwaliyât al-qišša at-tûnusiyya* (1906-1914), *Qišaş*, 7, 8, 11 et 12 (avril et juillet 1968, avril et juillet 1969), 53 p.; *Al-qišša at-tûnusiyya bayna al-ḥarbayn* (1914-1940), *Qišaş*, 2 (janvier 1967), 31-46; *Taqdîm al-Ḥağğ 'Alî* (Mustafa KHRAIEF), *Qišaş*, 3 (avril 1967), 43-45; *Taqdîm al-hayfâ' wa sirâg al-layl* (Salah SOUSSI), *Qišaş*, 6 (janvier 1968), 46-48.

(2) *Yawm min ayyâm Zamrâ*, Tunis, MTE, 1968, 172 p.

ve générale qui aboutit malheureusement à une impasse : mais l'essentiel n'est-il pas de participer ? Au cours de la manifestation, Brahim s'écrie : « Frappez... pour ne pas mourir de faim » (3).

Telle est la trame du récit. Il se situe non seulement dans la veine réaliste, mais aussi dans le courant régionaliste. On a pu dire que ce roman entrecroise deux thèmes : la rencontre graduelle d'un homme avec une réalité (le train, le village, l'élément humain, l'oppression économique et sociale du colonialisme) et le cheminement intérieur de Brahim (du sentiment d'une détresse individuelle et du manque de prise sur la réalité à la prise de conscience du devoir) (4).

La critique a fait justement remarquer que le véritable héros du roman est le peuple omniprésent à travers les ouvriers de la mine de Redeyef. Il se répartirait en éléments positifs : ceux qui réclament leur droit (Guermache et Rebaï dans le quartier arabe), éléments négatifs : les profiteurs (Arfaoui et ingénieurs étrangers du quartier européen), éléments marginaux qui se laissent conduire par les événements (Hnaiech et Ammar) (5). Enfin on a reproché à ce roman la différence de niveau entre le héros et sa réflexion philosophique, le mélange du ton simple proche du dialecte et des mots savants, l'intervention de l'auteur dans le récit (6).

Nous donnons ici la traduction de quatre extraits qui nous ont paru assez significatifs de la manière de l'auteur.

(3) Voir analyse de Amor GUIZANI, *L'Action*, 17 janvier 1969.

(4) Abdelmajid CHORFI, *La Presse*, 24 janvier 1969 et *L'Action*, 27 mars 1969.

(5) Ahmed KEDIDI, *Al-Amal*, 27 décembre 1969.

(6) Abdelkader NACEUR, *Al-Idâ'a*, 219, 1^{er} décembre 1968.

UN JOUR DU COTE DE ZAMRA

Il fut complètement absorbé à réparer la lampe à carbure. Il la vidait de la cendre qu'elle contenait. Il la remplissait de pierres à feu et soufflait sur la poussière qui l'entourait. Brahim le regardait, perplexe... Etait-ce vraiment avec ces petites lampes qu'ils plongeaient dans le ventre de la montagne ? Etait-ce avec cette faible lumière qu'ils piochaient huit heures, jour et nuit, sous terre ? Ils extrayaient l'or de la poussière.

L'oncle s'habilla rapidement, tendu avec une certaine crainte vers la sirène de six heures du matin. Il glissa le crochet de la lampe sur son épaule et la fixa sur son dos. Il sortit après avoir laissé la clé à Brahim et l'avoir gratifié de nombreux conseils. Brahim le suivit du regard jusqu'à la porte sans être convaincu que son oncle pouvait entrer dans les entrailles de la montagne. Il s'approcha du seuil et resta là, planté, à le regarder.

De cette porte, on voyait tout le village. De cette élévation, on pouvait voir et observer tout ce qui se passe dans les rues. Ici les constructions, là Touaba l-hindi et Al-Kaddi : deux villages séparés, possédant chacun sa prison. Les haies de cactus entouraient des constructions délabrées et s'arrêtaient sur les hauteurs de sable parsemées d'épines et de fleurs sauvages jaunes : oppression qui régnait sur les quartiers populaires. Tandis que l'autre quartier... des bâtiments en ciment, en tuiles et en pierres... des pointes de fil de fer barbelé veillant à la protection du quartier européen et de ses habitants.

En bataillons, les files de travailleurs grimpaient lentement les courbes, ce matin-là, vers les murs de ronces, en route vers la gare. Tiens, voici Hnaiech qui vient de prendre le rang et de se joindre, dos courbé, au groupe. Il avait vraiment le dos incurvé et ce cou, qui avait vécu les années précédentes bien droit, signe de la fierté de son propriétaire, était incliné. Qu'en est-il donc maintenant d'Ahmed Hnaiech : cet entêté qui remplissait de son arrogance les rues du vieux quartier où il était né et qui secouait le joug de sa famille ?... Dans le passé, cet oncle ne se contentait pas de gifler et de mépriser les gens parce qu'il était le frère d'un commerçant en parfum, le fils d'une famille qui se prétendait ancienne, et c'était le châtiement, le repentir ou la prison, la réparation ou la défense, les

ventes de propriélés. Son unique plaisir était d'apprendre aux gens qu'il était jaloux de son humeur... qu'il était noble, important : on devait respecter sa valeur et le comprendre.

Et maintenant ! A quoi aboutit le chemin ? Le voilà finalement qui s'assimile à la foule, baisse la tête, incline l'échine, accroche la lampe à carbure sur son dos et va aux galeries à la recherche de la fatigue comme des milliers d'autres.

Les files de travailleurs s'étirent dès six heures du matin. Ils se distribuent en cinq branches qui conduisent chacune à un quartier : les gens du Souf, ceux du Djérid, les Ouled Abid, les Ouled Bou Yahya, les Libyens. De cette colline, ils paraissaient tous comme des prisonniers de guerre : uniforme bleu, chéchia et chaussures salis, à pas lourds ils allaient vers la gare. Le train devait les en emmener dans les profondeurs où ils allumeraient les lampes, en quête du pain pour leurs enfants, pour tous les enfants du monde.

Quelques minutes à peine s'écoulèrent avant le sifflement du train. La fumée se répandit en volutes et brindilles au cœur du village. Tous les quartiers en furent couverts. Le train partit en direction du pied de la montagne. Il allait lentement et derrière lui courraient des centaines de petites berlines, en forme de caisses. Les têtes y apparaissaient, nues, désespérées.

Dans chaque berline, les lampes clignotent et le tabac des cigarettes se consume sur les lèvres, dans les doigts, dans les yeux. De temps à autre, une tête émerge pour voir son enfant à la porte ou son chien courir sur la voie près du train.

Le train-« grenouille » marche avec persévérance et lentement. Sa hauteur ne dépasse pas un mètre et quelque. Il longe les maisons et les quartiers. Il couvre d'abord la distance de deux kilomètres, traînant et hésitant, répandant la crainte chez les femmes qui sont sorties le matin et qui, dans l'embrasement des portes, attendent son dernier sifflement pour être sûres que leurs maris sont partis pour un autre monde, dans le monde où aucune d'entre elles n'a droit de regard quel que soit le nombre de grains qu'elles brûlent dans les encensoirs, les invocations qu'elles adressent aux minarets, ou le mauvais œil qu'elles lancent contre la montagne. Après avoir franchi les deux kilomètres, quand le train commence à sortir du village, il fait encore plus de bruit et toute la voie se met à gronder.

Et quand il arrive près de la porte de la mine, il renvoie un écho prolongé de quelques secondes : ainsi l'on sait que tout le monde est dans les galeries... (pp. 38-41).

**

D'un ton qui n'admettait pas de réplique, Brahim voulut mettre fin aux efforts de Ayachi pour le faire revenir sur ce qu'il avait décidé de faire dans la vie :

— Je n'ai pas de chance, c'est certain. Et pourtant il faut travailler. Tu dois m'aider.

— T'aider ! Comment ?

— Tu connais tout le monde ici, c'est sûr.

— A quoi ça sert, puisqu'il n'y a qu'un seul moyen.

Leurs regards se croisèrent, interrogateurs. Brahim essaya d'embrayer la conversation sur ce moyen dont Ayachi disait que tout le monde le connaissait :

— Je ne connais aucun moyen, tu le sais bien.

Entre le pouce et l'index, un signe connu : l'argent... vingt mille francs... si tu veux devenir ouvrier à la Compagnie. Et qui, d'après toi, se voit ouvrir la porte de la mine gratuitement ? Ils ont dû dépenser de l'argent avant l'heure, avant leur compte de sueur, avant la peur et avant la mort. Si donc tu veux te joindre aux voyageurs, prends un billet de vingt mille francs pour la mort.

Le vieux dit alors :

— L'apéritif est obligatoire. Tu dois le payer au chef.

Brahim réfléchit longtemps. La nourriture lui resta dans la gorge. Il s'étrangla... Il pensait au prix dont il devait payer son malheur éternel, la bassesse et la dégradation... Il pensait à la vie si compliquée. Dans sa poche il en avait trois mille qu'il avait passé des jours et des nuits à économiser; comment alors trouver le reste des vingt mille ? Il pouvait bien vendre tous ses habits convenables, mais il en manquerait toujours pour l'apéritif.

— D'abord il faut que cet apéritif soit moins de vingt mille.

Ayachi cligna des paupières en disant d'un ton résigné :

— Vingt mille, c'est le plus petit pot-de-vin et il en a de la chance celui qui trouve quelqu'un pour l'accepter à vingt mille seulement... Bonano, par exemple, son apéritif est de trente mille francs. Jacques, le barbu, n'accepte vingt mille que sur recommandation de ses amis. Tous les autres chefs ont un tarif plus élevé.

Après ces explications, Brahim accepta le fait avec satisfaction. En effet, la corruption n'était pas le fait des étrangers seulement, mais elle était aussi monnaie courante chez les indigènes qui occupaient des postes et partageaient l'autorité avec les étrangers. Ils l'acceptaient pour falsifier un certificat de décès ou de naissance, pour servir d'entremetteurs. Il se mit à murmurer et il se répéta en lui-même ces paroles qui le brûlaient : « Et nous, que ferons-nous ? Nous vendons tout pour eux, nous nous dépouillons de notre peau pour la leur donner, et nous participons à leur confort. »

Le vieux sentit ce qui se passait dans cette poitrine opprimée; il prit un ton plein d'espoir pour atténuer la gravité de ses propos :

— En nous entr'aidant, on trouvera la solution... Tu n'es pas le premier, ni le dernier.

Il tendit la main vers le verre de thé. Brahim le remercia de son sourire. La roue continuait à tourner. Son murmure parvenait aux oreilles. Le vieux pénétra de nouveau dans l'arène. Brahim prit congé. C'était l'heure. Son oncle revenait à quatre heures du soir et il se devait d'être avant lui à la boutique. D'un seul coup, il vida son verre, serra la main du vieux en lui promettant de revenir le lendemain et se dirigea vers son quartier (pp. 60-63).

*
**

— Rebaï aidait Antonio au petit train. Il lui ouvrait la voie dans le noir, plaçait les signaux, organisait la marche des berlines. Un jour Antonio lui demanda de réparer quelque dégât sur la voie et pendant que ce dernier était penché, il le surprit et lui coupa la main gauche.

— Avec le train ?

— Oui, avec le train. Sur cette main, il en passa vingt, quarante, je ne sais pas combien de roues en fer. Tout ça parce que Rebaï pariait avec les ouvriers qu'il était capable de mou-dre du blé entre ses doigts, de tordre des rails et autres choses semblables. Quelques jours après avoir quitté l'hôpital, il se vengea de son ennemi en le tuant.

— Il a tué Antonio ?

— Sous ce jujubier. Il allongea ce qui lui restait du bras gauche et lui donna un coup de poignard dans la poitrine. Et le plus bizarre, c'est que les gens sont persuadés que Rebaï a utilisé la main elle-même, la main coupée au poignet... Il aurait préparé son couteau et l'aurait enfoncé dans la poitrine de la victime qui tentait de se cacher derrière le tronc de l'arbre.

— Et il a fait ça la nuit ou le jour ?

— On voit que tu ne connais pas Rebaï. Il l'a frappé à midi exactement, au moment où la sirène commence à hurler. Antonio allait manger. Il lui a porté son coup devant tout le monde.

Ammar s'arrêta un moment et se mit à décrire la scène avec force gestes :

— Rebaï avait une poigne de fer, douée d'une force rare. Une seule d'entre elles vaut ces deux-ci... Il lui saisit les cheveux de la main droite et la gauche le poignarda prestement. C'est comme ça qu'ils nous l'ont décrit.

— Qui eux ?

— Ceux qui ont vu l'incident. A cette époque-là, nous étions jeunes. Et nous étions fiers de porter le nom de Rebaï en signe de courage. Et malgré ça je me rappelle très bien les détails de la grande bagarre entre nous et les gens de l'autre quartier.

— Une autre bagarre ?

— La grande bagarre eut lieu entre les européens et les indigènes. Après que Rebaï fut conduit à la prison, la nouvelle se répandit dans les quartiers qu'ils allaient se venger de Rebaï et le punir de façon exemplaire. De nuit les rangs s'organisèrent, petits et grands firent une descente sur l'autre quartier et le lapidèrent. Je me rappelle que je suivais les gens en lançant des pierres et des injures. Voilà dix ans que ça s'est passé et pourtant j'ai encore tout parfaitement à l'esprit.

— Et qu'est-ce qui est arrivé après la bagarre ?

— Comme toutes les bagarres. Grève d'une semaine. Occupation des quartiers pendant trois jours par les soldats. Un discours de Ali Guermache et la reprise du travail. Depuis ces jours, ces murs s'élèvent entre eux et nous ainsi que ces panneaux.

Ammar se tut un moment. Puis il reprit comme s'il aboutissait à un résultat important :

— Tu as compris ? Tu as compris pourquoi Dada insiste pour que je reste sans travail ? Tu te figures si j'avais perdu cette main, cette poigne ? Tu te figures s'ils avaient passé dessus avec des roues de fer ?

Maintenant le monde allait changer ! (pp. 105 108).

*
**

Ce barbu avait pu s'assurer, dans ce meeting, de l'adhésion des gens, avec calme et grâce à la puissance de sa poitrine. Il avait montré à la foule que seule la Compagnie avait fondé le Parti Communiste qui, aujourd'hui, avait contré nos grèves et nos réunions. Et ce, avec l'aide d'une bande de communistes français, surveillants de la Compagnie. Elle ne leur avait pas permis de laisser s'associer à eux des ouvriers autres que Tunisiens pour qu'ils soient une deuxième force syndicale séparatrice plutôt qu'unificatrice, car il était rare que leurs buts coïncident avec les buts nationaux en général. Lui, il s'était présenté comme socialiste à tout crin. Ses principes fructifieront pour le bien du pays. Il a décidé d'abandonner son groupe et de combattre jusqu'à la mort pour retrouver la confiance des travailleurs. Sa barbe n'était qu'un signe provisoire. Il allait se raser tout de suite. Elle quitterait son visage comme l'ancienne image que les gens avaient de lui devant les quitter.

Et avant que Belkacem Nasrallah termine son discours et descende de l'estrade, Ahmed « Le camion » y grimpa et lui donna une longue accolade pour lui prouver la satisfaction que lui avaient procurée ses paroles. Les gens en oublièrent d'applaudir et se mirent à ricaner.

Trois autres orateurs se succédèrent à la tribune avec un enthousiasme exagéré. Mais ils n'arrivèrent pas à atteindre le

niveau du premier qui avait su donner de nombreux commentaires sur la question de « la poudre de contrebande » dont le Pouvoir avait tiré prétexte pour attaquer leurs responsables et paralyser leur mouvement et celui de leur Union. Ils les avait invités à faire face à cette mentalité malgré les sacrifices que cela exigeait.

Ayachi donna un coup de coude à Brahim en disant :

— On va encore écouter ceux-là ? Si au moins Ali était ici, tu aurais vu qu'il est encore plus éloquent et plus proche des gens que Belkacem.

Brahim lui répondit :

— Moi non plus, aucun de ces trois autres ne me plaît, l'enthousiasme tout seul ne suffit pas. Il faut savoir parler.

Les gens commencèrent à en avoir assez et à remuer. Il n'y avait personne ici pour deviner et formuler leurs désirs. Ce fut un début de pagaille et Brahim commença à craindre que ce grand meeting se termine mal. Et, à travers des centaines les trois orateurs insistaient. Même les propositions se ressemblaient.

Il y a en effet beaucoup de ressemblances : foule, oreilles et cœurs... problèmes ici et là. Ces questions que l'orateur exposait à Kasserine et auxquelles il consacrait ses efforts et sa logique sont les mêmes questions sur lesquelles Belkacem et les trois orateurs insistaient. Même les propositions se ressemblaient.

Une forte impulsion le poussait à fendre la foule pour grimper sur la table et prononcer quelques mots. Il les sentait se bousculer dans sa poitrine, remuer sur sa langue. Alors qu'une force irrésistible le poussait à se frayer un chemin dans la masse, ses yeux tombèrent sur ceux de Mohamed Ali et sur les rayons de soleil qui s'échappaient entre l'Etoile et le Croissant. Ils se parlèrent en silence et se comprirent. Mohamed Ali lui fit signe de s'avancer vers la tribune. Il mit alors toutes ses forces dans la bagarre. Ayachi le vit et voulut le rejoindre dans la foule pour savoir ce qu'il voulait et ce qui le poussait à faire cela. Mais il fut plus rapide à fendre la masse. Ces gens se mirent à regarder l'inconnu qui s'élançait parmi eux et lançaient vers lui des regards interrogateurs. Lui, continuait sans faire attention... Il avait souhaité trouver l'occasion de

dire toutes ces choses qu'il cachait en lui; que son désir soit exaucé ou qu'il lui arrive malheur, la situation lui était égale. L'important était de crier : « La guerre, les décisions, le fond du problème, la grève à continuer jusqu'au bout ».

« Bien que tu ne représentes que toi-même dans ce village, tu dois dire ton mot. Advienne que pourra ! Dieu est grand... tant que tu ressens des tas de choses et que tu n'as rien dit ».

Il ne restait entre la tribune et lui que quelques mètres, quand la foule se tourna soudain vers l'arrière. Elle se mit à bouger. Un cri s'éleva :

— Les soldats... les soldats. Restez à vos places, ne bougez pas.

Malgré l'avertissement, personne ne resta tourné vers la tribune. Brahim l'atteignit et y grimpa au moment où l'engagement commençait entre l'armée, les travailleurs et la police. Quelques-uns s'échappèrent, mais la majorité se prépara à combattre avec désespoir pour se défendre. Elle se protégeait des bras contre les coups de crosse, de bâton ou de chaussures cloutées. Il saisit le porte-voix et se mit à parler. Il ne prononça qu'un seul mot. Il eut le temps de le hurler avant qu'un coup brutal venant de derrière ne le fit tomber muet par terre. Il dit avec calme et courage : « Faites la grève ». Et il aurait voulu terminer la première phrase de son discours : « pour ne pas mourir de faim ». Cette phrase, il l'avait apprise par cœur. Il l'avait trouvée dans un livre qu'il avait lu, une fois, à Kasserine. Il pensait que la situation était parfaitement adaptée. Et ils venaient de l'interrompre si rapidement avant même qu'il sache si les gens l'avaient entendu ou non... si cette simple idée était parvenue à leurs esprits.

Il se réveilla de son profond évanouissement au bruit d'une source d'eau froide qui sourdait dans son oreille. Il sentit ses nerfs et son corps reprendre vie. Il revenait à lui. En levant la tête pour voir où il était, il vit une rangée de grands arbres et les yeux d'un gendarme derrière lui qui le surveillait et qui attendait qu'il se réveillât. Il comprit qu'il avait été pris et qu'il était derrière les barbelés. Mais il referma les yeux une autre fois et se remit la tête sous l'eau qui soulageait ses blessures et ses contusions. La terre tournait... tournait... tournait. (pp. 168-172).